

Travaux de la Saison.

Les jours magnifiques qui ont signalé les deux dernières semaines ont dû permettre à tous les cultivateurs d'engranger le reste de leurs moissons ; si quelques uns ont éprouvé des retards, occasionnés soit par la trop grande fraîcheur du sol, soit par la muraison tardive de leurs grains, soit par le défaut de main-d'œuvre ou par d'autres circonstances, comme dans quelques paroisses éloignées et basses de la côte nord du fleuve, ils ont un urgent besoin de faire diligence. La saison poursuit à grand pas sa course rapide.

Déjà les premières gelées qui, le matin, couvrent le gazon d'un blanc réseau, déjà les feuilles jaunissantes qui se montrent à la cime des grands arbres, nous avertissent solennellement que nous n'avons point de temps à perdre. Les jours deviennent de plus en plus courts, Le nombre des heures de travail diminue ; celles que la nuit laisse encore au jour n'en sont que plus précieuses ; et chaque heure perdue est une pièce d'or jetée au fond de la mer.—Lorsque le cultivateur a dépouillé le sol de ses moissons et mis à l'abri des intempéries de l'air le fruit précieux de ses sueurs le temps n'est pas encore venu pour lui de goûter le repos. En rentrant sous les remises ses wagons et ses charrettes, il lui faut en sortir ses charrues et ses palonniers ; il n'enlève ses chevaux du timon que pour les replacer dans les traits. Dans un pays comme le nôtre où l'hiver, avec ses rigueurs, nous arrive si à bonne heure le temps des labours touche celui des moissons. Et la saison des labours est ici si courte que pour peu que la trop grande dureté du sol ou la fréquence et la surabondance des pluies causent des retards aux cultivateurs, un grand nombre d'entre eux se trouvent dans l'impossibilité de terminer à l'automne leurs labours, même les plus nécessaires, et se voient forcés de les renvoyer au printemps, surchangeant ainsi de travaux la saison déjà trop courte et assez pénible des semailles. Il est donc bien imprudent le laboureur qui néglige les moindres moments que l'automne laisse à sa disposition pour préparer sa terre à recevoir la semence du printemps. Pour éviter toute perte de temps, il devra donc tenir prêt d'avance tout son matériel de labours, ses charrues, ses socs ; il devra en avoir plusieurs de réserve, en cas d'accident—ses palonniers (*basculs*), ses traits, le tout enfin devra être dans un bon état, bien fait ou réparé commodément, proprement, solidement. La propreté et l'ordre nuis à l'intelligence, c'est l'économie, c'est le profit, c'est l'aisance. Un cultivateur qui est propre, *soigneux*, qui a de l'ordre, qui est intelligent, perd peu de temps et peu d'argent et est rarement

malheureux. Il n'est jamais pris au dépourvu par les petits accidents qui surviennent inopinément au milieu des travaux et en interrompent le cours ; il est prêt à remédier au mal aussitôt et ses travaux ne seront point suspendus. Rien n'est précieux comme la prévoyance pour un cultivateur. Heureux celui qui en connaît le prix ; s'il est pauvre, il ne peut l'être longtemps.

DES LABOURS.

Maintenant que le temps est arrivé pour nous, habitants des campagnes, de trotter du matin au soir derrière nos charrues et de retourner toute la surface de nos champs, c'est l'occasion propice de faire une petite jasette sur les labours. Ça fait plaisir de parler de son ouvrage et de son métier, d'autant plus qu'on y trouve quelque utilité et plus facilement quelque chose à dire. Les concours de labours qui ont lieu ici et là, les primes décernées aux plus habiles, tout nous engage à entreprendre cette causerie.

Parmi toutes les opérations des cultivateurs les labours sont, sans contredit, la plus importante. Cette importance se démontre par les effets merveilleux des labours, qui faisaient dire à deux grands agronomes Tull et Duhamel, que le labourage *peut être considéré comme la principale et presque la seule source de fécondité de la terre*. En effet, quand le sol serait parfaitement amendé et richement fumé, il répondrait fort mal aux espérances du cultivateur, s'il n'était retourné, façonné pour recevoir les semences destinées à produire les moissons. Pour qu'une terre soit productive il faut qu'elle subisse l'influence de l'air et des gaz fertilisants qu'il renferme. On en voit la preuve dans la terre que l'on retire des fonds de fossés ou du sous-sol par un labour trop peu profond ; elle reste improductive tant qu'elle n'a pas été exposée pendant un temps plus ou moins long au contact de l'air. Or c'est pour soumettre la surface inférieure de la couche arable à l'influence bienfaisante de l'air, de la pluie, de la neige et de la gelée, qu'on la retourne par le labour. On rend la terre plus poreuse, en la divisant ainsi et l'on expose une plus grande surface au contact de l'atmosphère. L'air circulant dans les vides laissés entre les bandes de terre, les gelées pulvérisant les mottes compactes facilitent l'absorption des gaz qui sont des sources de nutrition pour les plantes. D'un autre côté, la décomposition du gazon ou des chaumes ou des fumiers enfoncés par la charrue mêle son active bienfaisance à celle de l'atmosphère, et fournit une seconde source de fertilité. L'ameublissement du sol produit par le labour permet un développement plus considérable des racines, des plantes et donne une plus grande vigueur aux tiges. Ce sont tous ces effets réu-

nis du labourage qui l'ont fait proclamer comme presque la seule source de fécondité de la terre.

Si les labours sont une opération si importante ils méritent donc une grande considération de la part des cultivateurs, qui doivent s'appliquer à les pratiquer avec soin, à étudier parfaitement toutes les conditions que doit réunir leur bonne confection. Car l'état prospère de l'agriculture d'un pays ne se rencontre qu'avec la perfection des labours.

Dans le prochain numéro, nous entrerons dans le mérite de la question et nous examinerons les conditions d'un bon guéret.

T. J. A. MARSAN.

Professeur à l'École d'Agriculture de l'Assomption.

Les beautés de l'Agriculture.

Les habitants de la campagne seraient trop heureux s'ils connaissaient leur bonheur.

(VIRGILE.)

Nous n'avons point résolu la fondation de la *Semaine Agricole* sans avoir été pleinement imbu de la nécessité d'un tel journal, de l'importance de la mission à laquelle il est appelé et de l'excellence de la cause qu'il servira. Nous avons toujours compris l'agriculture comme la source première de la richesse publique. Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre productif, la campagne occupe la base de l'organisation sociale. C'est dans la campagne que les doctrines et les mœurs se conservent plus pures ; comme c'est du sol que surgit la nourriture de l'homme. Il n'y a pas de pays prospère sans agriculture. L'Angleterre que l'on dit si puissante et si riche est obligée de faire vivre d'aumône des millions de ses enfants à cœur d'année, parcequ'elle a voulu substituer l'industrie à l'agriculture. C'est la France qui l'alimente des produits de la laiterie, du poulailleur et même de la boucherie. Toute prospérité qui n'est pas basée sur l'agriculture est incomplète, fautive et éphémère. Le proverbe qui dit qu'à côté d'un pain il pousse un homme, sera toujours le plus vrai.

Cette vérité est bien comprise ; elle doit l'être surtout en Canada, qui est un pays essentiellement agricole. Depuis quelques années surtout, le pouvoir public s'est montré frappé de l'importance qu'il y a de protéger cette branche. Tous les partis politiques ont été d'accord à donner crédit à notre gouvernement local pour les efforts énergiques qu'il a faits dans ce sens. Il a rendu la législation plus efficace ; il a perfectionné l'organisation agricole ; il a voulu donner une nouvelle vie et de nouveaux éléments d'intelligence au corps chargé de le conseiller sur les véritables intérêts de l'agriculture ; ses lois sur la colonisation et l'établissement des terres incultes fonctionnent avec satisfaction.